

de l'hippodrome) », *SHAJ* 11 [2013], p. 305-318.). Faisant suite au manuscrit, une section de rapports non publiés (p. 160-211) fournit des informations particulièrement intéressantes sur la restauration, aspect qui n'est pas traité dans le manuscrit qui précède. Ina Kehrberg-Ostrasz a fait le choix de ne pas modifier le texte du manuscrit de son mari, l'objectif étant de montrer ainsi les méthodes de recherche et les intentions de l'auteur (p. 30, n. 20). Les commentaires de la céramologue, qui parfois corrigent ou complètent le texte, figurent en notes de bas de page. Il nous semble qu'il aurait été plus fluide d'amender directement le texte. Cela aurait permis d'insérer les références aux articles des auteurs auxquels Ina Kehrberg-Ostrasz fait référence en notes dans le texte, d'autant plus qu'ils permettent d'approfondir certains points de manière très utile. Les remarques que l'architecte avait portées en marge de son manuscrit ne sont également pas intégrées au texte mais mentionnées en notes. Ne pas figer le manuscrit aurait pu donner l'occasion à Ina Kehrberg-Ostrasz de compléter le texte quand cela était possible, notamment pour certains passages descriptifs laissés sous la forme de notes. Les nombreuses figures mentionnées dans le texte sans apparaître dans la publication auraient ainsi pu être finalisées et intégrées à l'ouvrage, appuyant ainsi la démonstration de l'auteur. Par ailleurs, deux reproches doivent être adressés à la maison d'édition : la mauvaise qualité générale de l'impression et ses trop nombreuses figures floues et plus encore les lacunes de la relecture qui a laissé un trop grand nombre de coquilles. En dépit de ses limites, cet ouvrage reste fondamental en ce qu'il constitue la publication finale de plusieurs années de fouille et de restauration menées sur ce bâtiment, mais également en ce qu'il fait progresser la compréhension du fonctionnement des cirques et hippodromes romains et fournit des informations précieuses sur l'histoire de Gerasa. Aboutir à une publication archéologique finale est déjà un défi, mais publier un travail posthume est encore plus ardu et cela implique probablement de la souplesse et une grande capacité d'adaptation. On remerciera donc Ina Kehrberg-Ostrasz d'avoir mené à bien ce travail impressionnant. Julie BONNÉRIC

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Metal Finds and Coins. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project II*. Turnhout, Brepols, 2020. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XI-179 p., 47 fig. n./b., 19 fig. coul. (JERASH PAPERS, 7). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58887-2.

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Eds.), *Glass, Lamps and Jerash Bowls. Final Publications from the Danish-German Jerash Northwest Quarter Project III*. Turnhout, Brepols, 2021. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XII-248 p., 102 fig. n./b., 77 fig. coul. (JERASH PAPERS, 8). Prix : 85 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58937-4.

Avec ces deux volumes, la mission dano-allemande de Jerash présente le mobilier archéologique céramique et métallique exhumé entre 2011 et 2016 dans le quartier nord-ouest de Jerash (*Gerasa* de la Décapole, Jordanie). On s'en souviendra, les vestiges de ce quartier périphérique datent essentiellement de l'Antiquité tardive, les états antérieurs étant peu nombreux dans ce qui constitue à l'époque classique un espace guère occupé, sinon par deux réservoirs distribuant l'eau urbaine depuis cette partie élevée du site (voir *AC* 88 [2019], p. 458-459 ; *AC* 90 [2021], p. 398-400). Dès lors que

plusieurs contextes sont liés au séisme qui frappa le site en 749, le mobilier du milieu du huitième siècle est particulièrement bien représenté. Le premier volume traité ici est consacré au mobilier métallique. Chr. Eger y présente une grande variété d'objets, essentiellement de fer, les alliages cuivreux et le plomb étant minoritaires dans un corpus constitué d'un millier d'individus (p. 7-121). L'étude présente une typologie complète des objets exhumés, suivie d'un catalogue comprenant 747 entrées. Le mobilier relève essentiellement de l'*instrumentum* domestique (accessoires de vêtements, aiguilles, clous de semelle, soins corporels, cuillères et bâtons de fard ; instruments de musique – cymbales, clochettes –, couteaux, louche, matériel de couture, chaînettes, crochets, ferrures de porte, de meubles et coffrets, récipients divers, fragments de balance, poids), de la construction (serrures, clefs, clous, agrafes), de l'outillage (marteau, ciseau, peigne à carder) et, pour quelques individus, de l'armement (lamelle de cuirasse ? pointes de flèche...). Les objets le plus représentatifs et les mieux conservés sont dessinés au trait, certains bénéficiant de photographies en couleurs réunies dans 15 planches hors-texte (p. 49-63). Suit un catalogue présentant les caractéristiques physiques de 747 objets (p. 64-116), et la bibliographie comparative. Lorsqu'elles existent, les datations sont signalées par des fourchettes chronologiques distinguant les critères chronologiques et typologiques (par ex. n° 146 : « Römisch / byzantinisch (typol.) ; byzantinisch / spätbyzantinisch (stratigr.) »). A. Lichtenberger & R. Raja présentent dans le chapitre suivant le catalogue des 19 monnaies d'époque classique retrouvées durant ces campagnes (p. 125-129) : une hellénistique tyrienne, une nabatéenne (Rabbel II), une d'Hérode Agrippa I, trois impériales (Trajan, Maximin le Thrace et Salonine) et une poignée de provinciales, régionales ou non identifiées. Le dernier article d'I. et W. Schulze reproduit l'inventaire des trouvailles monétaires postérieures, de l'époque tardo-antique à la destruction du quartier en 749, par campagne et par secteur fouillé (p. 131-178) ; le profil général des trouvailles correspond à celui des autres secteurs de la ville, avec une nette surreprésentation des productions tardo-antiques, par rapport à celles des époques byzantine et omeyyade (Tableau 4.3), ces dernières étant les seules à être étudiées dans le détail. On se résoudra à tirer parti du choix de 26 monnaies de Constantin à Justin II illustrées en couleurs aux p. 172-175. – Le second volume est consacré au verre, aux lampes et aux *Jerash Bowls*. La première contribution par R. Jackson-Tal (p. 13-49) rassemble un catalogue de 104 fragments de verre, sélectionnés parmi les 1740 éléments diagnostiques identifiés lors des fouilles du quartier nord-ouest. Les types appartiennent majoritairement au répertoire domestique (bols, bouteilles, cruches, verres à boire, lampes et récipients cosmétiques). Quelques perles et bracelets, tesselles et fragments de vitre sont aussi présentés. Le corpus date essentiellement des périodes romaine tardive à omeyyade, bien que quelques fragments remontent au début de l'époque romaine et à la période hellénistique. Rappelons par ailleurs que des recherches antérieures ont démontré l'existence d'atelier de production secondaire à Jerash. Le deuxième chapitre, sous la plume d'A. Uscatescu, est consacré aux lampes à huile (p. 53-223). Le catalogue (p. 124-215) illustré par des dessins et photographies repose sur un corpus de 422 fragments, subdivisé en une trentaine de types et présenté par secteurs (*trenches*). La grande majorité des lampes est produite localement et date de la fin de l'époque byzantine ou de la période de transition byzantine/ omeyyade (graphique 3.1). Le clas-

sement typologique est également complété par une mise en perspective des productions à l'échelle régionale et par des considérations chronologiques. À ce titre, Uscatescu rappelle la large fourchette de datation de certains types de lampe et la présence, bien attestée à Jérash aux époques romaine tardive et omeyyade, de phénomènes de réutilisation de moules anciens, de surmoulage ou de pièces hybrides. La troisième et dernière contribution, par P. Bonnekoh (p. 227-244) livre quelques réflexions sur l'iconographie des *Jerash Bowls* et plus précisément sur les représentations peintes de figures animales et humaines. L'auteur y note les similitudes entre le répertoire animalier illustré sur ces productions caractéristiques de la fin de l'époque byzantine et celui de pavements mosaïqués contemporains ; un personnage aux cheveux bouclés et un serviteur trouvent également des comparaisons dans l'iconographie tardo-antique.

Agnès VOKAER et Laurent THOLBECQ

Nicolas LAMARE, *Les fontaines monumentales en Afrique romaine*. Rome, École française de Rome, 2019. 1 vol., 21 x 28 cm, IX-471 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 557). Prix : 64 €. ISBN 978-2-7283-1380-8.

La riche monographie de Nicolas Lamare, issue d'une thèse de doctorat soutenue en 2014 à l'Université Paris IV, traite des fontaines monumentales des provinces romaines d'Afrique durant les six premiers siècles de notre ère. Basée sur un catalogue de 51 fontaines et 49 documents épigraphiques, l'étude propose une analyse minutieuse des caractéristiques architecturales, décoratives et techniques de ces édifices, avant d'envisager de façon plus large leur rôle utilitaire et représentatif au sein du réseau hydraulique et de l'environnement bâti. Au-delà d'une réflexion limitée aux seules structures hydrauliques, l'auteur vise à contribuer à l'étude, sous l'angle de la parure monumentale, de la civilisation urbaine des provinces romaines d'Afrique sur la longue durée. Depuis l'étude pionnière du nymphée de Tipasa et autres nymphées nord-africains proposée par P. Aupert en 1974 – marquée par un fort accent typologique, comme souligné à juste titre – l'examen des fontaines monumentales d'Afrique s'est vu largement distancé par l'intérêt porté aux fontaines d'Asie Mineure, de Grèce et des autres provinces occidentales. Une nouvelle étude exhaustive, basée sur un *corpus* renouvelé et tenant compte des progrès méthodologiques conséquents observés dans l'étude de l'hydraulique romaine, manquait. La monographie de N. Lamare comble non seulement le retard pris dans le recensement systématique des fontaines d'Afrique, mais il a surtout le mérite d'inscrire leur étude dans l'actualité de la recherche. L'entreprise débute par un nécessaire regard historiographique sur le contexte de la recherche. L'auteur dresse un panorama critique de l'archéologie des provinces romaines d'Afrique, des premiers voyageurs à l'institutionnalisation de la recherche à l'époque coloniale, sous l'angle, notamment, de l'impact l'idéologie coloniale sur l'interprétation des structures hydrauliques antiques. L'époque post-coloniale est ensuite examinée, caractérisée notamment par la prise de conscience accrue des phénomènes culturels antérieurs en matière de technique hydraulique – qu'ils soient grecs, phénico-puniques et, surtout, d'origine autochtone – et dont l'impact a souvent été minimisé ou négligé au profit de l'idée de progrès technique associée à l'administration romaine. Celle-ci, bien qu'elle ait été synonyme d'un « accroissement d'échelle dans la fabrique